

BAUX, nom d'une des plus anciennes familles de Provence, connue depuis Hugues, baron de Baux, qui vivait au milieu du XI^e siècle. Raymond de Baux, son fils, épousa, vers 1110, Etienne de Provence, ce qui déterminait ses successeurs à revendiquer ce comté et à faire valoir leurs prétentions par les armes. Renaud de Baux, petit-fils de Raymond, devint coseigneur de Marseille par son mariage avec Alix, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Bertrand de Baux, troisième fils de Raymond, devint prince d'Orange par son mariage avec Tiburge, héritière de cette principauté, et mourut assassiné en 1181. Il laissa trois fils, dont l'aîné, GUILLAUME II, prit, en 1214, le titre de roi d'Arles, que lui avait octroyé l'empereur Frédéric II. Le second fils fut l'auteur d'une branche qui, dans la suite, passa en Italie. La postérité de Guillaume forma un rameau qui s'établit à Naples et qui porta les titres de ducs d'Andrie, de princes de Tarente, etc. Ce rameau a produit Jacques de Baux, prince de Tarente et d'Achaïe, qui, en 1382, épousa Agnès de Duras, petite-fille de Jean de Sicile, et qui prit le titre d'empereur de Constantinople et de despote de Roumanie. La ligne des barons de Baux, restée en France, eut pour dernier représentant mâle Raymond IV de Baux, prince d'Orange, qui mourut vers 1393, ne laissant que deux filles. Marie, l'aînée, porta la principauté d'Orange dans la maison de Châlons, d'où elle passa par la suite dans celle de Nassau; la cadette, Alix, n'ayant pas de postérité, légua, en 1426, la baronnie de Baux à ses parents, établis dans le royaume de Naples. Ce legs n'ayant pas été reconnu valable, la baronnie de Baux fut réunie au domaine comtal de Louis III de Provence. En 1641, elle en fut détachée, érigée en marquisat et donnée avec la ville de Saint-Remi à Honoré Grimaldi, prince de Monaco, qui venait de se mettre sous la protection de la France.

BAUX (Guillaume II de), de la famille des seigneurs de Baux, succéda, en 1182, à son père Bertrand I^{er}, comme prince d'Orange, et reçut de l'empereur Frédéric II, en 1214, le titre de roi d'Arles et de Vienne. Il prit rang parmi les poètes troubadours du temps, mais il s'est surtout fait connaître par son extrême vanité, par ses rapines et ses exactions. Un marchand français, qui traversait ses États, ayant été rançonné et dépouillé par lui, demanda justice à son souverain, Philippe-Auguste. Celui-ci ne pouvant la lui faire rendre, l'autorisa à se la faire lui-même. Fort de cette autorisation, le marchand contrefit le sceau de Philippe et invita, au nom du roi, Guillaume de Baux à visiter la cour de France. Guillaume de Baux s'empressa de partir sur cette invitation; mais en traversant la ville où résidait le marchand, il fut à son tour saisi par celui-ci avec l'aide de ses amis, dépouillé et renvoyé dans ses terres, honteux et humilié. Guillaume étant allé quelque temps après piller une propriété du comte de Valentinois, fut pris par des pêcheurs, dépouillé selon l'usage, et de plus rançonné. Ces mésaventures firent la joie des troubadours du temps, et deux d'entre eux, Gui de Cavallion et Rambaud de Vaquerias, les mirent en vers, qu'on chanta dans toute la Provence. Guillaume leur répondit, également en vers. Sa réponse, où il se désigne sous le nom d'Ingles, est parvenue jusqu'à nous. Ce prince eut une fin terrible, vers 1218. Il s'était montré un des ennemis les plus implacables des Albigeois, lorsque, dans une embuscade, il fut pris par les Avignonnais. Ceux-ci l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux. Le pape Honorius saisit ce prétexte pour exciter les croisés à la vengeance, et ce fut une des raisons pour lesquelles Louis VIII vint mettre le siège devant Avignon en 1226.

BAUX (Clarette et Hugnette de). V. BAULX.

BAUX (Pierre), médecin français, né à Nîmes en 1679, mort en 1732. Membre d'une famille qui exerça la médecine pendant plusieurs générations, il étudia à Montpellier, à Orange et à Paris, puis il vint se fixer à Nîmes, et fit preuve d'autant de science que de dévouement lorsque la peste vint ravager la Provence et une partie du Languedoc. C'est à ce sujet qu'il composa son *Traité de la peste*, etc. (Toulouse, 1722). On a également de lui divers articles publiés dans le *Journal des savants*, et un ouvrage, fruit de longues études, mais resté manuscrit, sous le titre de *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique*.

BAUX (Lrs) Baucium, bourg, autrefois ville assez importante de France (Bouches-du-Rhône), arrond. et à 15 kil. N.-E. d'Arles, bâti sur un rocher escarpé, accessible d'un seul côté et dominé par les ruines imposantes d'un ancien château fort qui formait, au moyen âge, une seigneurie libre très-importante; 464 hab. Récolte et commerce de grains, huile et vin. Les remparts du bourg, les maisons, le château ont été en grande partie taillés dans une pierre calcaire, d'une nature friable, qui présente aujourd'hui les ruines les plus étranges. Beaucoup de maisons ont des façades élégantes dans le style de la Renaissance ou du XVI^e siècle. Le bourg entier, murailles, château, maisons particulières, est classé parmi les monuments historiques. M. J. Canonge, de Nîmes, a publié, il y a quelques années, une très-intéressante notice sur les Baux.

BAUXIE s. f. (bok-si). Bot. Syn. de cipure.

BAUZA (don Filipo), géographe espagnol, né vers le milieu du XVIII^e siècle, mort en Angleterre en 1833. Dès l'âge de vingt ans, il accompagna Malaspina dans ses inspections navales. A son retour, il fut nommé directeur du dépôt hydrographique à Madrid. Les belles cartes de l'Amérique méridionale, qui furent tracées sous sa surveillance et par ses soins, sont supérieures à toutes celles qui avaient été tracées jusque-là. En 1823, les événements politiques le forcèrent à quitter l'Espagne et à se retirer en Angleterre.

BAUZANUM, ville de l'ancienne Rhétie, aujourd'hui Botzen, dans le Tyrol.

BAUZILLE DU PUTOIS (SAINT-), bourg de France (Hérault), arrond. et à 32 kil. N.-O. de Montpellier, sur l'Hérault; 2,027 hab. Dans le voisinage, à l'entrée d'un bois qui couronne le rocher de Thourac, se trouve une grotte appelée *Baouma de las Doumatsellas*, où grotte des fées, remplie de curiosités naturelles et digne de l'attention du touriste et du géologue.

BAVA (Gaëtan-Emmanuel), comte de San-Paolo, savant piémontais, né à Fossano en 1737, mort en 1829. Après avoir servi parmi les pages du roi Charles-Emmanuel III, il entra dans l'armée avec le grade de capitaine. Mais il quitta bientôt la profession des armes, pour se livrer tout entier à la culture des lettres et des sciences. Il fut un des fondateurs de l'académie Fossanèse, et dut surtout sa célébrité à la publication de son *Tableau historique et philosophique des vicissitudes et des progrès des sciences, des arts et des mœurs, depuis le XI^e jusqu'au XVIII^e siècle* (Turin, 1816, 5 vol. in-8°).

BAVA (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron), général italien, né à Verceil en 1790, mort en 1855. Ancien élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, il fit les dernières campagnes de l'Empire avec la grande armée, et se retira en Piémont après 1814, avec le grade de capitaine. Nommé lieutenant général et créé baron en 1840, il fut appelé au commandement de la place et de la province d'Alexandrie en 1847. Placé, en 1848, à la tête d'un corps d'armée qui entra en ligne contre les Autrichiens, il fit une heureuse diversion qui ne fut pas sans influence sur le gain de la bataille de Goito, et fut promu au rang de général d'armée (maréchal). En 1849, il dirigea quelque temps le ministère de la guerre, et contribua beaucoup en 1855, comme inspecteur général d'infanterie, à l'organisation de la petite armée envoyée en Crimée par le Piémont, qui retira de cette coopération un grand résultat politique. Il mourut la même année, et sa statue en marbre blanc a été érigée depuis lors au Jardin public, à Turin.

BAVALITE s. f. (ba-vali-te — de Bavalon, nom de lieu). Minér. Substance ferrugineuse, à structure oolitique, qui a été ainsi appelée parce qu'on la trouve à Bavalon, en Bretagne. C'est une variété de silicate de fer, analogue à la chamoisite, mais d'une couleur un peu plus foncée.

BAVANG s. m. (ba-vangh). Bot. Grand arbre des Moluques, très-remarquable par l'odeur d'ail qu'exhalent presque toutes ses parties, et dont les fruits étaient autrefois employés comme condiment : *Le BAVANG semble avoir des rapports avec les crotons*. (Encycl. méth.)

BAVANT (ba-van), part. prés. du v. Baver : *Un vieillard toussant, crachant, BAVANT*.

BAVARD, ARDE adj. (ba-var, ar-de — rad. bave). Qui parle beaucoup, qui aime à parler : *Une femme BAVARDE. Un avocat BAVARD. N'es-tu pas grande menteuse, fort avare, très-BAVARDE, jalouse à l'excès, même sans te soucier de moi?* (Piron.)

— Qui est relatif aux bavards ou au bavardage : *Cette agitation se traduisait, comme c'est la coutume en ces pays BAVARDS et bruyants, par un besoin désordonné de mouvement*. (P. Féval.)

— Par ext. Indiscret, qui ne peut garder aucun secret : *Une femme BAVARDE n'a aucun droit à notre confiance. Il faut se défier d'une voisine trop BAVARDE*. || Qui trahit certaines pensées qu'il faudrait cacher : *Mathéo avait une fille, une brune semillante, aux yeux BAVARDS, que son père tenait cloîtrée*. (Ad. Paul.)

— Par anal. Qui fait un bruit continu : *Le sentier que je suivais était coté d'un ruisseau BAVARD, qui sautait dans les cailloux*. (A. Vacquerie.) *Les Romains appelaient les eaux thermales de Baden les eaux BAVARDES*. (V. Hugo.)

— Fig. Qui aime à s'épancher : *Je vous écrirais bien au long, si j'en croyais mon cœur, qui est BAVARD de son naturel*. (Volt.) *Les vieilles amitiés sont BAVARDES*. (V. Hugo.) *Vous en ai-je assez conté, vous ai-je assez ennuyé, suis-je assez BAVARD?* (Volt.)

— Chass. *Chien bavard*, Celui qui crie d'ardeur, le nez en l'air et hors la voie. || On dit plutôt BAILLARD.

— Substantif. Personne qui parle beaucoup : *Les BAVARDS sont toujours bonnes gens*. (Gresset.) *Madame Geoffrin disait des BAVARDS : Je m'en accomode assez, pourvu que ce soient des BAVARDS tout court, qui ne veulent que parler et qui ne demandent pas qu'on leur réponde*. (Michelet.) *Le nez d'un BAVARD res-*

semble ordinairement à un bec. (Thoré.) *Le BAVARD n'est pas celui qui pense et parle beaucoup, mais celui qui parle plus qu'il ne pense*. (Joubert.) *Ces BAVARDES de femmes, que l'on entend caqueter à travers les portes, ne finiront-elles pas par se taire?* (G. Sand.) *Les BAVARDS sont les plus discrets des hommes : ils parlent pour ne rien dire*. (A. d'Houdetot.)

Monsieur l'auteur, que Dieu confonde, Vous êtes un maudit bavard.

J.-B. ROUSSEAU.

Gardons-nous des bavards qui, parlant sans vergogne, Font plus de bruit que de besogne.

VIENNET.

Au bal il faut bien qu'on babil; Je fis donc de mon mieux le métier de bavard.

A. DE MUSSET.

|| Personne indiscret : *Les BAVARDES! dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse démanaison de parler; elles étouffent, elles crèvent si elles ne parlent pas*. (Bouhours.) *Le BAVARD n'est pas seulement indiscret, il est presque toujours méchant*. (Marivaux.) *C'est un BAVARD qui m'a défilé le plaisir de vous apprendre une grande nouvelle*. (E. Augier.)

— s. f. Argot. Langue, bouche : *Se mordre la BAVARDE*.

— Syn. *Bavard, babillard*. V. BABILLARD.

— Antonymes. Discret, muet, silencieux, sobre de paroles, taciturne.

BAVARDE (LES), opéra bouffe en deux actes, paroles de M. Nittier, musique de M. Offenbach, représenté à Paris sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, le 20 février 1863.

Le poème des *Bavards* est tiré d'un intermède de Michel Cervantes, pétillant de sel et d'esprit local. La griffe du maître sillonne cette pochade lestement tressée, sur laquelle M. Nittier a brodé habilement. Au lever du rideau, nous sommes dans le pays des coups de soleil et des coups de rapière. Les bretteurs poussent ça et là comme des grenades, et, pour peu que vous regardiez un peu trop la lune à l'heure où ronde l'alcade, il vous pleut toutes sortes d'estafilades fort malsaines. Un certain seigneur Sarmiento est condamné à 200 ducats d'amende, pour une écorchure faite à un voisin, et le juge qui a prononcé la sentence nous offre un type parfait de sagacité et de discernement. « Vous avez agi en gentilhomme, en donnant cette estafilade à votre voisin, dit-il à Sarmiento; en la payant, vous agissez en chrétien; moi, en prenant cet argent, je suis satisfait, et vous hors de peine. » Quant au battu, qu'il s'arrange! Un bachelier sans sou ni maille, appelé Roland, entend sonner les ducats que l'homme de loi fourre en son escarcelle, et il accourt à ce tintement aléchant, comme un parasite au bruit des plats. Il s'enquiert de ce qui se passe, puis, s'approchant de Sarmiento, il lui propose, en tendant sa joue, une estafilade au rabais. « Monseigneur, je suis un pauvre hidalgo, quoique j'aie vu des temps meilleurs, je suis nécessaire, et j'ai vu que Votre Grâce a donné 200 ducats à un homme qu'elle avait blessé; si c'est pour vous un divertissement, je viens me mettre à votre disposition, et je demanderai pour cela 50 ducats de moins que l'autre. » Notre gentilhomme s'imagina que le pauvre diable a perdu la tête, il veut l'éconduire, mais autant vaudrait chasser une mouche qui s'obstine à s'abattre sur le nez d'un honnête homme. S'il lui parle de sa balafre, le bachelier, aussi tenace qu'éruudit, s'écrie aussitôt que « c'est ce que donna Cain à son frère Abel, quoique, à cette époque, on ne connaît pas les épées; que c'est aussi ce que donna Alexandre le Grand à la reine Penthésilée, en lui enlevant Amora, la ville bien murée; et Jules César au comte don Pedro Anzuces, en jouant aux dames avec Gaïferos, entre Cavanas et Olias. » Sarmiento, que ce bourdonnement agace, déclare que le pauvre hidalgo a quelque démon dans la bouche, sur quoi Roland reprend que « Qui a le démon en bouche va à Rome, et qu'il a été à Rome, dans la Manche, en Transylvanie et dans la ville de Montauban; que Montauban est un château dont Renaud était le seigneur; que Renaud était un des douze pairs de France, de ceux qui mangèrent avec l'empereur Charlemagne, autour de la table ronde, laquelle n'était pas carrée ni octogone. » N'y tenant plus, Sarmiento envoie au diable l'enragé bavard; mais aussitôt ce dernier lui fait savoir que « le diable a plusieurs manières de nous buter; que la plus dangereuse est celle de la chair; que chair n'est pas poisson; que le poisson est flegmoneux; que les flegmatiques ne sont pas adonnés à la colère; que l'homme se compose de quatre éléments : de colère, de sang, de flegme, de méchanceté; que la mélancolie n'est pas la joie, parce que la joie consiste à avoir de l'argent, que l'argent fait l'homme, que les hommes ne sont pas des bêtes, que les bêtes paient, etc. » L'idée vient au seigneur Sarmiento d'utiliser cette langue infatigable. Sa femme, Béatrix, est bavarde comme une paire de castagnettes entre les mains d'une danseuse; Roland est le perroquet qui fera taire cette pie borgne; il va mettre aux prises ces deux animaux domestiques, et, d'avance, il parie pour le bachelier. C'est en effet le *preux* Roland qui l'emporte dans le duel singulier qu'il engage avec dame Béatrix. Il parle, il parle, il parle encore; et lorsque la femme de Sarmiento veut répliquer, il élève le ton, il gesticule.

Pas une pause et pas un silence; un quart de mot ne passerait pas entre les intervalles de ses phrases effrénées. « Il enchaîne, dit M. P. de Saint-Victor, des kyrielles de lazzi à des chapelets de proverbes, des ribambelles de coq-à-l'âne à des festons de billesvesées. C'est le salmigonis faisant le bruit d'un charivari. » Béatrix tient bon d'abord; à la fin, elle tombe stupéfiée, paralysée, inerte, sous cette douche de paroles qui ne tarit pas. Lorsqu'elle se relève, elle est guérie à jamais de l'intempérance de sa glotte. A bavarde, bavard et demi. Au scénario de Michel Cervantes, M. Nittier a ajouté un alcade à grandes manches et à grande baguette, avec une perruque qui tombe ébouriffée sur ses gros yeux écarquillés, un de ces alcades qui, ainsi que le fait spirituellement remarquer le critique de la *Presse*, perchent sur leurs fauteuils comme les épouvantails sur les cerisiers, et qui se passent, de pièce en pièce, les dés du Bridoye de Belais, et le bégayement du Brid'oisement de Beaumarchais. Cet alcade fait l'amusement de la pièce, car si le type n'est pas neuf, il est du moins de ceux qui sont toujours applaudis. Dans les *Bavards*, il est complété par la longue et blême figure d'un greffier qui suit à pas comptés son doux maître, comme le spectre de la maigreurl talonnant le dieu de l'obésité. Sarmiento a de plus une pupille dont Roland est amoureux, et que le bavard finit par épouser à force de ruses et de stratagèmes. Une scène délicieuse, et qui appartient aussi au librettiste français, est celle où dame Béatrix feint d'être muette pour se venger du complot ourdi contre son babil. Son mari l'interroge sur un cas urgent; point de réponse, mais en revanche une pantomime animée et vive : « Il pleut des soufflets, Sarmiento! » Ses valets et ses servantes, l'alcade et le greffier imitent son silence autour d'elle rangés, et le bonhomme se débat, stupéfait et hagard, au milieu de ces statues vivantes, qui grimacent et qui gesticulent. « Sur ce joli poème, dit M. P. de Saint-Victor, M. Offenbach a jeté des airs à faire damner l'alcade de la pièce et à défrayer toutes les sérénades de Paris. Ce n'est plus de la caricature musicale, mais un tableau de genre plein de couleur et d'esprit. La bouffonnerie en est élégante; le musicien reste léger dans sa charge; ses coq-à-l'âne même ont des ailes. Le verro d'Offenbach n'est pas grand, mais il boit toujours dans son verre, et la liqueur qu'il y verse gagne et s'épure tous les jours. » Parmi les airs que l'on a le plus applaudis dans les *Bavards*, nous citerons le chœur de créanciers et le petit trio bouffe du premier acte, qui trotte si joliment sur sa mesure syllabique. Le second acte contient un charmant quintette, une valse entraînante et des couplets de table qui feraient mousser le champagne dans les coupes. Les *Bavards*, avant de paraître aux Bouffes-Parisiens, avaient fait les délices de la belle compagnie à Bade, pendant la saison de 1863. Ils ont fourni à Mme Ugalde un des triomphes de sa carrière artistique, et ont été repris avec beaucoup de succès.

BAVARDAGE s. m. (ba-var-da-je — rad. bavarder). Action, habitude de bavarder, facilité à bavarder : *Le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le BAVARDAGE d'un homme qui ne parle pas mal*. (Chamf.) *La sottise et la fatuité qui ne doutent de rien produisent le BAVARDAGE*. (Lafontaine.) *Il avait une cravate irréprochable, une tournure exquise, et cette espèce de BAVARDAGE insignifiant, qui rend un homme adorable dans le monde*. (G. Sand.) *Or ça, petit drôle, où as-tu pris cette facilité de BAVARDAGE et cette assurance que rien ne trouble?* (Laboulaye.) || Discours, propos de bavards : *Puisque mes amis ont curiosité de moi, laissez-leur ce BAVARDAGE*. (Mme d'Épinay.) *La, les BAVARDAGES deviennent souvent de solennels arrêts*. (Balz.) *Dans cette sombre cour se croise et se mêle perpétuellement la double et intarissable parole de l'avocat et de la commère, le BAVARDAGE et le babil*. (V. Hugo.)

Peste soit du faquin et de son bavardage.

C. BONJOUR.

— Par anal. Discours prolixes et superficiels : *Voilà bien du BAVARDAGE sur la botanique, dont je vois, avec grand regret, que vous avez tout à fait perdu le goût*. (J.-J. Rouss.)

— Par ext. Caquet des oiseaux : *Partout le BAVARDAGE impertinent des merles, qui se réjouissent de voir pousser la vigne*. (E. About.)

— Syn. *Bavardage, loquacité*. Il y a de l'indiscrétion dans le *bavardage*; le bavard dit tout ce qu'il sait, et, quand il ne sait rien, il invente; l'homme sensé n'attache aucune importance au *bavardage* des gens oisifs. La *loquacité* consiste à dire beaucoup de mots lorsqu'un petit nombre pourrait suffire; c'est souvent le défaut des avocats dans leurs plaidoyers, ils fatiguent les juges par l'abondance excessive de leurs paroles, mais ils plaisent aux clients dont l'amour-propre est flatté de voir qu'on trouve tant de choses à dire sur l'affaire qui les concerne.

— Antonymes. Discretion, mutisme, silence, taciturnité.

— Anecdotes. Quelqu'un, à qui l'on avait demandé quel était le mois pendant lequel les femmes *bavardent* le moins, répondit : « C'est le mois de février, parce qu'il est plus court que les autres. »